

LE PÈRE PEINARD



Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS
France

Un an 6 f
Six mois..... 3
Trois mois..... 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION

15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS
Extérieur

Un an 8
Six mois..... 4
Trois mois..... 2

Gare à l'Inquisition!

ANNIVERSAIRE D'ETIENNE DOLET

BANDITISME DE CIVILISATEURS



Gare à l'Inquisition!

Dimanche, à la place Maub', aux cendres du bûcher d'Etienne Dolet, les bons bougres vont r'chauffer leur haine contre les cagots, les jésuites, les raticjons, les évêques, les moines, les nonnes, — toute la vermine noire des marchands d'oremus.

Y a un peu plus de trois siècles que le riche lieu que fut Etienne Dolet, après avoir été affreusement torturé, fut pendu et brûlé, place Maubert.

Et l'Inquisition n'est pas morte!

La belle foutaise qu'une statue au cœur de Paris!

Ce n'est pas un socle de pierre et un paquet de bronze, glorifiant un martyr, qui aura jamais la puissance d'extirper des cœurs fielleux de l'engeance cafarde l'envie de faire renaitre les horreurs du passé.

Pas loin de nous, en Espagne, les Torque-

madas triomphent toujours : toujours ils grillent et tenaillent les chairs vivantes!

Mais, tonnerre de Brest, est-il besoin de passer les Pyrénées, de s'engouffrer dans les tombeaux de Montjuich pour assister au spectacle des monstruosité inquisitoriales?

C'est pas la peine! Sans sortir de France, y a mèche de voir à l'œuvre les petits cousins des ensoutanés, — les enjuponnés.

Autrefois, enjuponnés et ensoutanés n'étaient qu'une seule et même engeance, ayant la trogne dans la même calotte.

Si, depuis lors, ils ont divorcé, l'un et l'autre n'en conservent pas moins leur naturel sanguinaire.

—o—

Ainsi l'Inquisition n'est pas morte!

Quelle triste chose, nom d'un foutre!

Il y a trois siècles que Dolet fut brûlé.

Il y a près de dix ans que sa statue se drasse là où s'alluma son bûcher. Et, bien avant cet hommage rendu à la victime, la haine contre ses bourreaux et leurs rejetons s'était manifestée vivace.

Pourquoi donc l'inquisition résiste-t-elle à ce déchaînement?

C'est que la statufication est de la roupie et que les haines contre les monstres noirs sont restées platoniques.

Une statue de plus ou de moins sur la boule ronde, c'est le même tabac qu'une goutte d'eau dans l'Océan.

Que voulez-vous que ça foute à la jésuitaille que la statue de Dolet s'arbore place Maub'? Que, autour de son socle, s'y amoncellent, une fois par an, conseillers cipaux plus ou moins libre-penseurs, politicards en quête d'un râtelier et bons bougres carrément antireligieux, — sans autre but que de maudire, à coups de gueule, les infâmes tueurs?

Pourvu qu'on laisse aux cafards leurs grandes propriétés, les terres à perte de vue qu'ils ont accaparées aux quatre coins de la France, leurs énormes bâtisses, leurs palais, leurs couvents, leurs écoles, leurs églises, — ils se foutent du reste!

Et ce n'est pas tout!

A peine les mioches ont-ils montré leur crête qu'ils tombent dans les griffes de la prêtraille. Ils sont pas épais, — même aujourd'hui! — les gosses émancipés de leur tutelle.

Et c'est pour les tournebouler que les crapules foutent le grappin sur les pauvrets : par une éducation roublarde — ou la suggestion et un tas de mics-macs magnétiques ont bougrement de part — ils leur imposent la croyance en des choses absurdes et idiotes, leur interdisent l'examen de certaines questions et rendent leur cerveau paresseux.

Et ils sont bougrement rares, les mioches dont la caboche est réfractaire à ce tripa-touillage infect.

Est-ce à dire que ceux-ci sont supérieurs aux crédules?

Hélas non! S'ils sont restés sains ils le doivent — non à une supériorité intellectuelle — mais simplement à une constitution moléculaire qui a résisté aux passes magnétiques.

Plus facilement encore que les hommes, les femmes sont prises aux pièges raticonniques, — bien peu échappent et bien peu s'en dépêtrent!

Aussi, la frocaille exploite la situation: par la femme elle tient l'homme!

—o—

Eh donc, voilà qui nous prouve qu'il ne suffit pas d'élever des statues aux victimes de la frocaille.

C'est aussi efficace, pour l'extinction de l'abrutissement religieux, que de foutre un lavement à la Tour Eiffel.

Ce qu'il faut, c'est guerroyer sans fin ni cesse, avec nerf et initiative contre l'engeance noire.

Et surtout, nom d'un pétard, ne pas y aller avec le dos de la cuillère!

Ce qui est indispensable, les bons lieux, c'est que — tous tant que nous sommes — on se foute dans le siphon qu'aussi longtemps que les cléricochons auront dans les pattes: la richesse pour corrompre, et l'autorité pour dominer et abrutir, y aura rien de fait!

Etienne Dolet

Le gas fut tué jeune, — à trente-cinq ans! Il était né à Orléans le 3 août 1509 et c'est le 3 août 1546 qu'il fut exécuté sur la place Maubert.

Tout jeune, à peine s'il avait vingt ans, il se foutit sur le trimard — avec du pognon en poche — dans le but de s'instruire.

De 1532 à 1534 on le trouve à Toulouse où il potassa la jurisprudence; il fait la connaissance d'un professeur de droit, Jean de Catusse qui, peu après, fut brûlé comme hérétique.

Ça foutit Dolet tellement à cran qu'un beau jour, orateur des étudiants français, il se fendit d'un jaspinage galbeux au cours duquel il fit l'éloge de Jean de Catusse.

Du coup, les capitouls et les chats-fourrés du Parlement prennent la mouche et le font fiche au bloc, sous prétexte qu'il a excité les étudiants à la révolte et a fichu des pierres dans le jardin du Parlement.

Heureusement pour lui, Dolet avait des amis influents; ils réussirent à le faire relâcher; mais ils ne purent pas empêcher son expulsion de Toulouse.

C'est alors qu'il alla à Lyon; il y trouva Rabelais qui était en ce temps, médecin du grand hôpital.

Mais, personne ne savait encore qui était Rabelais: il n'était connu que du popolo sous le pseudonyme d'Alcofribas Nasier.

Dolet se fit correcteur d'imprimerie, ce qui, à l'époque nécessitait bougrement de connaissances: il devint un des types les plus ferrés à glace sur le grec et le latin et, en peu de temps, il pondit une quinzaine de bouquins farcis d'érudition.

En 1538, il obtint du roi l'autorisation de s'établir imprimeur.

Il avait déjà mauvaise réputation près de la cléricaille; son nouveau métier le fit exécuter encore plus.

Dam, la prêtraille avait les imprimeurs dans le nez, — c'était l'ennemi, pour la religion!

Et pensez donc, ce cochon de Dolet qui, quasiment pour ses débuts, s'avisait d'imprimer *Gargantua*, de maître Alcofribas Nasier, — un bouquin dont il se vendit plus d'exemplaires en un an que de bibles en un siècle!

Et il continua par *Pantagruel*!

Puis, non content d'imprimer ses copains, le voici qui — lui-même — partait en guerre contre la prêtraille: et il avait la dent dure!

La rage des cafards s'amoncelait et éclata en plein, quand, coup sur coup, Dolet se mit à imprimer une brochette de bouquins convaincus d'hérésie: le *Manuel du Chevalier chrétien*; le *Vrai moyen de bien et catholiquement se confesser* d'Erasmus, la *Fontaine de vie* et la *Compagnie des pénitents*.

Ces titres-là ne nous tapent plus dans l'œil, — question d'époque!

La prêtraille, au comble de la furie, résolut de poursuivre l'imprimeur audacieux: au milieu de l'année 1542, sur l'ordre de l'inquisiteur général, Mathieu Orry, il fut arcepincé et bouclé dans la prison de l'archevêché de Lyon.

Le 2 octobre, reconnu coupable d'hérésie et fauteur et défenseur des hérétiques et d'erreurs pernicieuses, il fut condamné à être brûlé.

Dolet interjeta appel au Parlement de Paris et obtint d'être transféré à la Conciergerie. Enfin, à force de pas et de démarches d'amis, le roi lui fit grâce, à condition qu'il abjurerait ses écrits devant l'official de l'archevêché de Paris.

Mis en liberté, vers la fin de 1543, — après quinze mois de prison — il revint à Lyon et recommença à imprimer.

Mais l'engeance noire était aux aguets: un ballot de livres, expédié à Paris avec l'estampille d'Etienne Dolet, fut saisi en route. Dolet nia avoir expédié ces bouquins. Peut-être disait-il vrai: les frocards sont bien assez crapules pour avoir fait un ballot de livres et y avoir collé des étiquettes barbottées chez Dolet... N'importe!

A nouveau, le gas fut fichu au bloc; mais il n'y resta guère; il s'évada et se tirefûta en Piémont.

Deux ans après (en 1544) il se crut oublié et radina à Paris; il fut pincé, fichu à la Conciergerie et, après deux ans de persécution, le 2 août 1546 il fut condamné à être brûlé le lendemain.

Il fut reconnu coupable de blasphème, — il se promenait à l'heure des messes et bouffait de la viande en carême! — fut convaincu de sédition et d'exposition de livres prohibés. En conséquence il fut condamné à être conduit à la place Maubert, « ou sera dressée et plantée » en lieu commode et convenable une potence « à l'entour de laquelle sera fait un grand feu » auquel, après avoir été soulevé en ladite « potence, son corps sera jeté et brûlé avec ses « livres, et son corps mué et converti en cendres. »

Avant d'être conduit au supplice, Etienne Dolet fut soumis à la torture: on lui appliqua la question extraordinaire.

Le lendemain, le malheureux marcha au bûcher accompagné d'un raticchon qui le força à invoquer Dieu, à se déclarer bon catholique... et Dolet s'exécuta pour abrégier ses souffrances — plus il eut rechigné, plus on aurait retardé sa mort.

On l'accrocha à la potence et quand les flammes du bûcher vinrent lécher son corps, peut-être était-il déjà mort, étranglé...

Il mourut avec un grand courage!

Et tous les bigots — protestants et catholiques — jubilèrent de sa disparition.

Sauvagerie de Civilisés

Il paraît qu'il faut du courage pour faire la guerre!

C'est très héroïque de tuer en bataille — rangée ou dérangée — des types qu'on n'a vu ni d'Ève ni d'Adam; et plus héroïque encore de massacrer gosses et vieillards, de violer les femmes avant de les suriner, de ravager et de transformer en déserts sinistres des contrées entières.

C'est un philosophaard de la haute, mossieu Richet, qui nous apprend ça, dans la *Revue Bleue*.

Pourtant, ce bon mossieu Richet veut bien reconnaître que, si courageuse que soit la brute militaire, il est dangereux d'avoir à faire à elle.

« Le courage militaire n'est pas sans quelques inconvénients. Le soldat, même lorsqu'il sacrifie son existence, n'est pas un saint, tant s'en faut. Il perd à peu près la notion de la propriété des autres. Une armée en marche est sans scrupules pour la maison, les pendules, les moutons, la cave où même la femme des civils, amis ou ennemis, qu'elle rencontre sur son passage. Les grands chefs lèvent des contributions de guerre, ce qui est assurément une des plus hautes formes du vol. Quant aux simples soldats, imitant l'exemple des chefs, ils font main basse sur ce qu'ils trouvent à leur portée. Ils pillent avant la bataille et ils pillent après. Même ce ne sont pas les plus braves soldats qui sont les moins pillards.

Si on voulait raconter dans le détail les actes

de cruautés commis par les armées, les plus vaillantes, on entendrait des récits peu édifiants d'exécutions, de fusillades, de tortures et d'exactions de toutes sortes. Le courage militaire coïncide souvent — le plus souvent — avec d'autres qualités, militaires aussi, dit-on à tort, mais qui ne sont pas faites pour exciter beaucoup notre admiration, l'esprit de rapine et de cruauté. »

Ah! vraiment, mossieu Richet, c'est « à tort! » affirmez-vous, qu'on fait décoller l'esprit de rapine et de cruauté du militarisme.

Eh bien! je vous paie des guignés si vous pouvez me citer un seul exemple, — un seul entendez-vous! — d'armée qui ait parcouru un patelin quelconque sans le ravager peu ou prou.

Avez-vous jamais fait les grandes manœuvres?

Si oui, vous sauriez que — même en manœuvres — l'esprit de chapardage et de cruauté, qui sont inhérents au militarisme se manifestent bougrement.

Je veux bien croire que vous avez réellement horreur de la guerre, puisque vous le dites.

Mais, si cette horreur vous tient au cœur, ne foutez plus à boire et à dégueuler dans vos tartines.

Guerre à la guerre! mille carognes.

Et ne rasez plus votre monde avec des bourdes du calibre de celle du *courage militaire*.

A ce compte, le mot « courage » n'aura plus de sens.

Dites-moi: Est-ce qu'un scorpion est courageux quand il pique?

Non, évidemment!

De même, un soldat n'est pas courageux parce qu'il tue: c'est sa nature!

Gueulez fort que la guerre est une abomination des anciens âges, un restant d'animalité qui persévère encore parce que nous sommes sous la coupe de l'Autorité, — et rien que ça!

—o—

D'ailleurs, si vous voulez des tuyaux, adressez-vous à Vigné d'Octon.

C'est un député!

Mais, comme s'il voulait expérimentalement démontrer l'impuissance du parlementarisme, au lieu de grimper à l'égrugeoir de l'Acquarium, pour clamer plus fort, du haut de ce que les farceurs qualifient de « tribune nationale », les monstruosité dont il a été témoin, il a simplement écrit un livre.

A quoi donc lui sert d'être député?

A rien, — sauf à palper vingt-cinq francs par jour, à se rincer à la Buvette et à voyager à l'œil.

Et, cré tonnerre, vous ne serez ensuite pas épaté que les « sauvages » aient les pieds nickelés et ne veuillent pas se laisser civiliser.

Vous ne serez pas épatés non plus que les Touareg continuent à être de mauvais coucheurs.

Ah oui, c'est du propre, le courage militaire!

Pour preuve, voici un échantillon:

Des réclamations, des plaintes, émanant de mercantis établis sur les rives du Rio Nunez, étaient parvenues à l'administration du Soudan. Deux peuplades indigènes étaient depuis quelque temps en guerre, à la suite des chichis de leurs rois: Bokary et Yourah-Towel.

Les épiciers du Rio Nunez, priaient le gouverneur de faire rétablir l'ordre.

L'animal ne demandait pas mieux!

Illico, une expédition militaire fut décidée et un aviso, l'*Ardent*, fut envoyé dans la région troublée, avec ordre d'y aller carrément.

Dès que ce sacré bateau se fut amené sur le Rio Nunez, en face des villages en bisbille, les deux rois firent soumission, arborèrent sur la cagna leur servant de palais le drapeau tricolore et se trimballèrent à bord pour peloter le commandant.

Ils eurent beau promettre d'être plus sages qu'une noix de coco, ça n'amadoua pas le galonnard: il était venu pour écrabouiller, — et il ne voulait pas s'en retourner bredouille.

Alors, — probablement grâce à un graissage de patte sérieux, — le commissaire civil du cercle, un jean-foutre décoré jusqu'aux ar-

pions, décida que la tribu de Bokary était cause de tout et que, pour cela, elle méritait d'être massacrée.

— 0 —

Pour lors, le roi Yourah-Towel fut proclamé l'allié des français et il s'engagea à fournir 300 guerriers, sous les ordres de son neveu, Dinah-Salifou pour aller, avec l'appui de 50 troupes de l'infanterie de marine, chamberder dans la nuit le village de Katinou, où le roi Bokary faisait de ses épates.

Pas méchant, le roi Bokary, une bonne bête..., son seul tort avait sûrement été d'abouler des pots de vin moins sérieux que son concurrent.

Alors, quand, avec la nuit s'est amenée l'heure que les bandits ont à la bonne, — l'heure du crime! — les français font des leurs.

Ecoutez Vigné d'Octon, — *témoin oculaire*, ne l'oublions pas!

« La plaine brûle, la forêt crépite et du village en feu montent, vers le ciel azuré, les stridentes clameurs des femmes, les gémissements des enfants et les imprécations des hommes que talonnent les flammes.

Depuis longtemps, les obus de l'Ardent ont éventré la double palissade, détruit l'enceinte de pisé, démoli les premières rangées de huttes; le tir se fait plus régulier, plus meurtrier; des cadavres jonchent le sol. En vain Bokary bondit sur un fragment de mur et agite, en désespéré, le drapeau tricolore; une balle lui brise le poignet et les couleurs de France disparaissent; presque aussitôt on les voit reparaitre sur la case du chef; un projectile à nouveau les emporte.

A la sinistre clarté de l'incendie, on voit des femmes tendre vers l'avis leurs bras carbonisés, implorant la pitié pour leurs maigres enfants; aux voix des hommes se mêlent maintenant les cris des bêtes affolées; des chiens, au poil fumant, traversent la broussaille, en hurlant tristement, des poules gloussent, voletant les ailes en feu; des brebis bêlent éperdument sous leur toison flambante, et des singes captifs poussent des plaintes humaines.

La mitraille poursuit son œuvre de vengeance et couvre tout...

Couchés à plat ventre dans la brousse nos cinquante fantassins de marine, encadrant les *auxiliaires* de Dinah-Salifou, attendent, avec impatience, le moment où les guerriers de Bokary ne pourront plus tenir dans le village et fuiront. »

Cré nom, voilà qui est passablement terrifiant!

Eh bien! y a pire: Sous les yeux du docteur français, à l'ambulance, les alliés achevent les blessés, crèvent les quinquets aux mourants ou, de la pointe de leur sabre, leur dessinent sur la peau du dos de macabres arabesques.

Ces scènes de ce que monsieur Rivet qualifie *courage militaire* sont tellement infernales qu'il vaut mieux citer Vigné d'Octon que le raconter d'après lui:

« Nous voici dans Katinou, au milieu des vaincus.

Là j'assistai au plus horrible spectacle qui se soit jamais reflété dans des prunelles de *civilisé*.

Le village étant pris et Bokary tué, les troupes blanches ont gagné le bord, et il ne reste plus sur les décombres que les *auxiliaires* de Dinah-Salifou. Oh! la triste, la lugubre, l'épouvantable besogne que ces gens-là accomplissent, une écume de plaisir aux lèvres! L'un d'eux, en ricanant, éventre une femme mourante et s'amuse à lui casser les dents sous ses talons; un autre émascule voluptueusement une sorte d'Hercule qui râle encore et dont les deux bras carbonisés demandent grâce; un troisième va de ci de là, picotant tous les cadavres avec une indicible frénésie, et plongeant le bout de sa sagaie dans tous les yeux où brille un dernier éclair d'agonie.

Celui-ci entortille de sanglants intestins sur le canon de son fusil, et son voisin s'acharne à scier, avec la lame ébréchée de son sabre, les seins d'une vieille dont la maigre carcasse palpète.

Ils vont, pris d'une atroce rage, recherchant les mourants, — et leurs loques flottantes les font semblables à des oiseaux de proie. D'ailleurs des nuées de vautours et de corbeaux voltigent autour d'eux et, par des croassements très doux manifestent leur joie de cette be-

soigne leur leur prépare des cadavres déchi-quetés et dépecés.

Je vois une fillette de six à sept ans dont le corps a été tranché en deux parties égales; à côté des tronçons, un enfant et (le frère, sans doute), est couché, son petit crâne aplati comme un fromage, et j'aperçois, se tendant vers eux les bras crispés et raidis d'un cadavre de femme gisant, le ventre ouvert, dans une marmelade de viscères... »

— 0 —

Mille bombardes, ça dépasse toute imagination!

Et dire que les officiers français qui ont coopéré à ces crimes sont des hiboux qui, avec des trémolos dans la gueule, jérémyent sur le sort des prisonniers de guerre, qu'ils proclament « sacrés! »

Passez leur la main dans le dos et ils vous serineront les histoires de Bazeilles, dévasté par les Bavarois..., et ils chialeront sur le sort des prisonniers de guerre qui en 1870 allèrent moisir en Silésie et en Poméranie.

Mais foutre, où est-il donc le prisonnier français ayant enduré — ou vu appliquer à un copain — la millième partie des monstruosités narrées par Vigné d'Octon?

Et ce n'est pas tout!

Les envahisseurs français de l'Afrique ne se bornent pas à tuer tant et plus; ils réduisent les survivants en esclavage.

— Ça vous la coupe, les bons bougres? Vous avez pris pour des vérités les mensonges racontés sur l'abolition de la traite des nègres.

Pauvres naïfs!

Ecoutez encore Vigné d'Octon:

« Je recule d'horreur, et, comme je chemine vers la rive du fleuve pour regagner le *bord*, je rencontre une troupe de prisonniers conduits par nos auxiliaires.

C'est un horrible défilé d'adultes aux poitrines balafrees, aux crânes labourés d'entailles, et dont tous les membres sont criblés de coups de sabres et les dos éraflés par les balles; beaucoup ont les mains carbonisées, le nez coupé, les oreilles aux trois quarts arrachées; certains n'ont plus que des lambeaux de pieds et se traînent péniblement. Le visage de plusieurs n'est qu'une plaie et, les yeux vidés par les flammes, ils marchent en titubant, appuyés sur leurs voisins. Pas une loque ne les couvre, et le spectacle de ces corps mutilés n'en est que plus affreux.

Pourtant une sélection a été faite, et l'on n'a mis le carcan qu'à ceux susceptibles d'être vendus et dont les blessures pourront être guéries avant le passage des caravanes.

Les autres ont été effroyablement achevés. Il y a plus de femmes que d'hommes; elles ont moins souffert, et bien qu'ayant encore les prunelles élargies par l'épouvante, elles suivent leurs nouveaux maîtres avec une résignation et une indifférence bestiales. Les cheveux de quelques-unes ont été dévorés par le feu et la peau de leur crâne, mis à nu, n'est plus qu'un ulcère saignant.

Les enfants viennent ensuite en clopinant; leurs petits pieds sont meurtris, déchirés, brûlés: il manque des orteils à certains; mais, pas plus que les hommes, ils ne laissent échapper un cri, un soupir, et semblent partager à l'égard des vainqueurs l'absolue passibilité de leurs mères. Enfin les aïeux et les aïeules forment la queue de ce troupeau lamentable... »

C'est donc pas du chiquet: *on n'a mis au carcan que ceux susceptibles d'être vendus...*

Té mais, quoi donc? On m'avait dit que l'esclavage est aboli en France et dans les Colonies?

Ah ouat, encore du montage de coups!

Et monsieur Vigné d'Octon n'a pas eu idée d'interpeller la bourrique ministérielle sur cette abominable traite des nègres.

A quoi bon!

Il sait bien que le métier de bouffe-galette ne rime à rien..., ou s'il ne le sait pas, il agit comme s'il le savait.

— 0 —

Hé donc, le député Vigné fournit à monsieur Richet une belle brochette d'échantillons de *courage militaire*.

Pensez-vous que ça remuera les fibres du Richet en question?

Je le souhaite, cré pétard!

Mais, entre nous, c'est peu probable!



Le code militaire est une sacrée dégoûtation et, en fait de ravages, il dame le pion à toutes sortes d'épidémies:

Le choléra, le vomito-negro, la peste, ne sont que de la gnochette comparés à lui.

C'est comme qui dirait une garce de mécanique à éplucher, — seulement, tandis que les bécanes de ce genre qui font le triage des légumes éliminent les saloperies, le code fait juste le contraire: il élimine les gas qui n'ont pas du pissat de richard dans les veines et l'échine souple.

L'autre jour, le conseil de guerre du Mans administrait deux ans de prison à un truffard du 102^e pour barbotage d'une paire de ripatons.

N'est-il pas évident que si ce pauvre bougre avait eu chaussure à son pied, il n'aurait pas cherché à en subtiliser d'autres: il est donc victime de la cochonne d'organisation actuelle.

On peut en dire autant d'un cuirassier du 6^e qui, ayant le ventre aux talons et manquant de monnaie, a été bouffer à l'œil chez un troquet d'Angers. Le malheureux a été paumé et on a alors appris qu'ayant plein le cul de la caserne il s'était fuit de Tours. Les pandores l'ont ramené... et son compte est bon!

C'est encore par excès de franchise qu'un soldat du 6^e génie, à Angers, a foutu une riche brûlée à un roussin qui le canulait. Si le sauld s'était policé lui-même, il n'aurait pas trinqué. Ce qui lui arrive est mérité, ce qui est enquinant c'est que le troubade va écopper!

Drame plus terrible: l'autre semaine un lignard du 117^e, au Mans, escalada les murs du casernement, histoire d'aller faire une partie. Ça ne causait de préjudice à personne!... Mais voilà qu'un sergent, pour prouver qu'on n'est pas galonné pour rien, l'ayant aperçu, le tire par les pieds et le force à redescendre.

Devant une telle atteinte portée à sa liberté, le trouffion, fichu à cran, dégaîne et enfonce sa baïonnette dans le ventre du sergent.

C'était le poteau qui attendait cette victime des bassinoires militaires, — aussi a-t-il devancé l'appel: le malheureux s'est pendu dans sa cellule.

Eh foutre, si je voulais ne rien oublier — narrer toutes les horreurs, — il m'en faudrait du papier!

Forcément, j'en passe.

— 0 —

Mais, c'est en Algérie où la gradaille, le Code dans les griffes, se distingue par sa cruauté et sa férocité.

Là bas, pour un oui, pour un non, on administre en cinq sec la peine de mort.

A preuve la quadruple condamnation à mort que vient de prononcer le conseil de guerre d'Oran.

Les quotidiens ont reproché à ces malheureux leur « cynique arrogance ».

Deux d'entre eux, Ordegel et Igel ne sont pas français: ils se sont tireffutes des casernes allemandes parce qu'on les maltraitait tant et plus, et les pauvres couillons, — changeant leur cheval borgne pour un aveugle — avaient été se fiche dans la gueule du loup en contractant un engagement dans la légion étrangère.

Ils ont été vivement convaincus que le militarisme est partout pareil!

Si bien qu'un beau jour, fatigués d'être rossés et de coucher à la boîte, ils fichèrent le feu aux locaux disciplinaires.

Le lendemain, le feu ayant été éteint à temps, deux autres troupes, un autre allemand, Stiegler, et un belge, Debroy, repiquaient au truc de l'incendie.

Tous quatre ont été arrêtés, — et ils en ont enduré de cruelles!

Devant les juges, Ordegel leur a craché son mépris à la tronche.

Il a d'abord constaté que, lui et Igel, ont été bougrement plus maltraités dans l'armée française qu'ils ne le furent en Allemagne et il termine en disant:

« Si je me retrouve un jour à l'endroit où j'ai contracté mon engagement,... je me vengerai!

« On avait assuré que je pourrais fournir de précieux renseignements sur la marine allemande, où j'ai servi comme sous-officier. Je suis heureux de n'en avoir rien fait!... »

A tant d'énergie, les ramollots ont répondu du tac au tac :
La mort!

—o—

Ainsi va la justice militaire et l'on s'étonne que beaucoup préfèrent en finir d'un seul coup! Tel ce malheureux Barras, du 6^e génie, qui se fout des coups de revolver dans la poitrine, aux Ponts-de-Cè, près d'Angers.

Le troubade, toujours puni, avait foutu le camp de son régiment depuis le 2 juillet. Puis effrayé par la trifouillée d'années de clou qui allait lui tomber sur la caboche, se voyant acculé à la plus carabinée des mistoufles s'il continue à rester déserteur, il se fait passer l'arme à gauche!

Il est vrai que s'il avait eu la force de résister à cette envie de mourir, il aurait eu autre chose à faire, — n'empêche que lui aussi est une victime du militarisme!

Victime aussi, cette autre infortuné, Antoine Payan du 19^e d'artillerie à Nice, qui rongé par la dysenterie, n'a été trimballé à l'hôpital qu'agonisant, — et a dévié son billard en route.

Les parents du pauvre fieu ont été avisés que le malheureux a cassé sa pipe tout doucement, dans les draps blancs de l'hôpital, tandis qu'en réalité on l'a transbahuté dans une guimbarde d'ambulance, à travers des chemins ravins, escorté d'un infirmier démuné de médicaments.

Quel sacré mensonge!

Suivant l'usage, on parle d'ouvrir une enquête...

Quelle couillonnade! C'est-y ça qui ressuscitera le pauvre troubade?

Au lieu d'enquêtes, ce qu'on ferait mieux d'ouvrir, — à deux battants, mille tonnerres! — c'est les portes des casernes et de tous les maudits bagnes militaires, afin qu'en sortent définitivement tous les pauvres bougres qui s'y font des cheveux et y crévent plus ou moins lentement!

Jean-Foutrierie de Cognards

Si les pandores ont des bottes pour loger leurs doigts de pied, ça ne prouve pas qu'ils ont de la jugeotte sous leur tricorne.

Il s'en faut, nom d'un pet!

Partout, gendarme est synonyme de pantoufle.

Et foutre, en bons gardiens de l'ordre et des traditions, les charpentiers-à-Félicque qui opèrent à Cocumont, un patelin de Lot-et-Garonne, viennent d'en fournir la preuve un coup de plus:

Lundi de la semaine dernière le copain Luss s'amenait dans le patelin pour y faire une jaspade.

Dès que les bourgeoisillons de l'endroit ont su qu'il s'agissait d'un anarcho, les voilà dans une colère bleue. Vite ils ont été pistonner les pandores!

Ceux-ci, qui étaient justement invités à un gueuleton — où ils s'étaient promis de baffrer pire que des pores — ont fait un nez long d'une aune.

Mais, au lieu de dire « zut! » aux bourgeoisillons et de rester le ventre à table, ils se sont foutus en campagne, — en renaudant ferme.

Et comme cogne rime avec charogne, voici la façon dont ils ont fait passer leur rage:

Une demi-heure avant la réunion — alors que du populo y avait pas encore âme qui vive, — ils radinent à la porte de la salle et sautent sur le poil d'un petit fieu, le copain Boulat, qui était en train de plier des invendus pour les distribuer tout à l'heure.

— Le Père Peinard! qu'ils se foutent à brailer, kif-kif une douzaine de bourriques, vous osez porter ici ce sale journal?... Savez foutre pas qu'il est interdit!

— Mais pas du tout, riposte le gas, pas plus que la *Petite Gironde* ou que la *Croix* de l'Agenais. Partout il circule et se vend librement.

— Me fous des autres pays, moi! A Cocumont y doit pas paraître, scrongnieugnieu! fait le brigadier avec un geste à la Louis XIV.

Et l'animal fout le grappin sur les journaux, déclarant les saisir au nom de la mère l'oie.

Ici que j'ouvre une parenthèse:

Y a beaucoup de petits patelins où cognards, garde-champignols, quarts-d'œil, ou simples roussins, se permettent de faire de la pression

sur les marchands de journaux et vont quelquefois jusqu'à interdire le *Père Peinard*.

Je ne saurais trop le répéter: c'est de leur propre initiative que ces bourriques font leurs vacheries. C'est donc aux bons bougres à ne pas se laisser influencer: ils n'ont qu'à envoyer rebondir la charogne qui les menace — en ayant soin d'y mettre bougrement de politesse pour que les salauds ne puissent pas les incriminer « d'insultes aux autorités ».

Depuis deux ans que le caneton reparait, pas une seule fois il n'a été saisi. C'est dire que, chaque coup que la racaille autoritaire a empêché sa vente, ça a été du pur arbitraire.

Or, quand un bon bougre est victime de pareille crapulerie, il n'a pas à en prendre son parti et conclure: « Faut que je me taise, la police a toujours raison!... »

Non pas, foutre! Certes, la police aura toujours raison, si *toujours* nous courbons la tête sous ses avanies.

Mais, sans même se mettre dans des situations scabreuses qui, pour ces bagatelles n'en vaudraient pas la peine, il y a mèche de réfréner les crapuleries policières: étant donné l'agencement social actuel, un roussin, un cogne, pas plus qu'un commissaire de police, ne peut agir qu'en vertu d'ordres écrits et formels, émanant de ses supérieurs.

Il n'y a donc qu'à exiger ces ordres!

Et foutre, le jour où l'engeance policière verra qu'on lui tient tête — au moins autant qu'il est permis — elle opérera avec moins de sans-gêne.

Théoriquement, nous réclamons toutes les libertés, — et nous avons bougrement raison! Mais, dans la pratique, il nous arrive trop souvent de négliger de jouir — par ignorance ou timidité — des minces libertés que le régime actuel nous octroie, — et nous avons bougrement tort!

—o—

Ceci dit, revenons à Cocumont:

J'ai laissé les pandores en train de chaparder des numéros du *Père Peinard*.

Comme trouducuterie c'était déjà pas mal, mais voici que la charognerie s'est compliquée.

— Z'avez-vous des papiers? qu'ils dirent au gas.

— Dam, vous venez d'en saisir une sacrée charge! réplique le frangin, chineur comme pas un.

— V'foutez encore de notre fiole! Allons, housté! au bloc et vivement.

Et les pandores emmènent le fiston Boulat, qui n'avait pas de papiers, pour la raison bien simple qu'il est du pays où il turbine depuis huit ans.

Et comme le gas n'est pas manchot, il a fallu toutes les supplications d'un groupe d'amis, désireux de le voir au plus vite relâché, pour qu'il ne laisse pas tomber sur la hure des hirondelles de potence quelques kilos de viande non désossée.

Dès qu'il a su l'affaire, le copain Beaujardin, à qui le fiston donnait un coup de main pour la moisson, s'amène chez les andouilles de cognards pour réclamer son moissonneur.

On l'envoie dinguer avec un sacré toupet, prétendant ne pas le reconnaître!

Tandis qu'il est connu plus que le loup blanc et que sur les quinze cents personnes qui étaient au marché de Cocumont ce jour-là, il n'y en pas dix qui ne le connaissent pas.

Il a fallu que le bougre se décarcasse pour aller à Marmande où — croyant à cause des journaux saisis avoir fait un riche chopin — les cognes, se pavanant comme un pou sur une chemise blanche, avaient conduit leur prisonnier, menottes aux mains.

Là, à son arrivée, le procureur, moins bête que ses maboules de gendarmes, l'a fait déboucler illico.

—o—

Ces abrutis de pandores, idiotisés par le règlement et la consigne, n'en sont du reste pas à leur coup d'essai.

L'année dernière, lors de la foire prohibée de sainte Bazeille, postés sur le pont de la Garonne, à Couthure, ils s'étaient foutus dans le ciboulot d'empêcher la circulation des pétroquins, — kif-kif aujourd'hui celle du *Père Peinard*. Ça tournait à l'aigre, viédaze! Les bons bougres, furieux d'être bloqués, ne parlaient rien moins que de descendre les hirondelles de potence de leurs canassons et de leur faire piquer une tête dans la rivière.

Heureusement pour eux, le maire fit déboucler le pont et les sauva d'un bain forcé, — tout en les agonisant d'une engueulade pas piquée des vers.

À l'époque, le père Barbassou les passa à

l'astique dans une de ses babillardes, — mais foutre, ça ne les a pas changés!

Ils détiennent le record de la jean-foutrierie.

—o—

Quant à la conférence de Luss, elle ne manquera pas de porter ses fruits, malgré les braillements de quelques couillons et les arguments bêtêtes du notaire de l'endroit, un ahuri qui a prétendu faire de la contradiction.

Mille dioux, il faudrait se tourner carrément du côté de la campluche.

Y a bougrement à faire! Les paysans sont prêts à recevoir nos idées, — il suffit de les leur faire connaître.



« Eh bien vieux, ça abonde... Ça pèse-t-il?... — M'en parles pas! Jamais nous n'avons été si pauvres!

— As-tu du pain pour ton année?... Non, il faudra bouffer que les jours de fête. »

Tel est le résumé des conversations qui se dévidaient dimanche sur la place de Janticot.

Le pire de tout est que ces jérémiades ne sont pas de luxe. Bien que les blés ne soient pas encore battus on peut cataloguer l'année 1897 comme des plus mauvaises.

Et il y a foutre pas de quoi s'en épater; les semailles se sont faites dans des conditions absolument abominables; de la lance à tire larigot, un sol détrempé où laboureur et bêtes de labour s'enfonçaient jusqu'aux genoux. On eut dit que cet animal de bon dieu avait de nouveau déchaîné les cataractes du ciel comme la fois de son grand déluge, quand il ne sauva que ce poivrot de Noé.

L'hiver, le printemps, ont été kif-kif l'automne, et la pauvre terre de pomper toujours, les engrais de fiche leur camp dans les fossés d'écoulement et le blé de jaunir comme une fillette anémique.

L'été ne lui a guère été plus favorable: à la floraison une garce de brume s'est abattue sur les pauvres épis, — et il en a fait de ces matinales de rouille.

Pour comble de misère sont venus les orages avec — dans toutes les vallées — des inondations à la clé. Des vents violents ont couché les épis en séparant la moitié de la paille.

Rien de surprenant que, dans ces conditions, l'année soit mauvaise! Et comme, selon le proverbe, « un malheur ne va jamais seul! » la vigne ne se porte pas mieux que le blé.

Les apparences étaient bougrement rupines là où la gelée d'avril n'avait pas encore fait des des siennes; les cepsses chargeaient d'une frondaison vigoureuse et de mannes qui promettaient. Mais va te faire foutre! les mêmes brouillards qui ont criblé le blé foutaient à la vigne le coup de tréfalgar.

Le black-rot, — une riche saleté, — a montré son vilain blair et cette gangrène s'est répandue avec la rapidité de l'éclair.

Plus de la moitié de la récolte est roustie et encore avec le nom de dieu de temps qui se déroule on n'est pas sûr que le reste ne partira pas.

Bref, c'est la misère noire, — la misère en trente-six volumes!

Quoi foutre, mille dieux? comment se sortir de ce mauvais pas?

Les inondés sont assez veinards: ils ont la prose de Deschanel dont on a tapissé les murs des maisons communes, sans compter la sollicitude de Méline.

Grâce à cette sollicitude du *père de l'agriculture* celui qui a perdu cent francs aura peut-être dix sous.

Encore faudra-t-il qu'il ait un billet de confession et vote pour les réacs et les opportunistes.

Sans cela peau de balle et balai de crin!

Pour peu qu'il ait le caractère mal fait, gageons que le moindre grain de mil ferait mieux son affaire que la prose de Deschanel ou la protection de Méline.

Pour les autres que les inondés rien à faire, absolument rien de rien!

Pas même l'indemnité d'une compagnie d'assurance.

Ces compagnies de grigous et de grinches n'assurent guère que pour la grêle.

J'ai pas besoin de me décarcasser pour prouver que ces machines sont des voleries monumentales.

Là dessus chacun sait à quoi s'en tenir, viédaze.

On a bien essayé d'un autre fourbi : les assurances mutuelles.

Ça partait d'un bon naturel, cré pétard ! mais outre qu'il se faufila là dedans — comme dans tout ce qu'on essaie de chouette dans la salope de société bourgeoise — des floppées de fricoteurs, les résultats ont été maigriots.

Dam ! ça coule de source, les associés sont à peu près tous de la même région et comme le fléau les atteint quasiment tous et qu'on ne paie qu'au prorata du pognon qui est en caisse, ça fait comme les aumônes de la bande à Méline : y a pas lourd pour chacun.

Seul le communisme universel sera une garantie réciproque, une assurance mutuelle contre les fléaux, les disettes, les sinistres de toute nature.

— Explique-moi donc ça, Barbassou ! s'écrie l'ami Pichevin, qui reluque par dessus mon épaule pendant que je tartine.

— On y va, vieux ! D'abord y a plus de richards ni de feignasses à goberger. Ces dévorants qui engloutissent la part de dix sans en foutre une datte mettent la main à la pâte s'ils veulent bouffer.

La culture se fait mieux, on fait la nique à la sécheresse comme on pallie l'excédent de la pluie... Mais, passons ! Tout ça n'empêche pas le déchaînement de certains fléaux et disettes partielles.

Seulement, foutre, ce n'est que partiel. Ce qui était une calamité avant que la vapeur eût raccourci les distances ne l'est déjà plus aujourd'hui où pourtant les mauvaises récoltes sont plus fréquentes que jadis.

Aujourd'hui il n'y a que les accaparements des grands voleux et la protection mélinitarde qui pourraient créer la famine.

Pourtant sans avoir la famine on tire la langue et aussi la queue du diable à la déraciner. Sans doute le blé n'atteint pas le prix farameux qu'il atteignait en 47 et en 53 mais il faut tout de même une fois notre récolte flambée, évanouie, avoir les quelques sous nécessaires pour en acheter.

Tandis que, quand le communisme sera un fait accompli, quand les frontières et les douanes seront dans le sciau, un coup de télégraphe avertira illico les gas qui en ont de trop qu'ailleurs ça fait défaut.

Et les grands steamers, de même que la vache noire boucheront la gueule à la famine.

Tout ce transbahutement se fera sans mouille attendu qu'on en fera juste autant de cas que maintenant des cailloux.

La bonne boustifaille, les chouettes pioles, les galbeuses frusques, les connaissances utiles, l'art récréatif seront les seules choses qui auront de la valeur.

Un bifteck sur le gril ou une poule au pot seront plus prisés qu'un coffre-fort bourré de bank-notes.

Le père Barbassou.

CHANSONS ILLUSTRÉES

De tous côtés, les copains réclament des chansons.

Et ils n'ont foutre pas tort car la chanson est un sacré élément de propagande.

Or donc, pour répondre aux désirs des camaros, le Père Peinard a commencé la publication d'une série de chansons galbeuses : il en paraîtra une environ tous les quinze jours.

Chaque chanson, sur fort papier, avec un dessin et la musique, sera vendue **Deux ronds**.

Les vendeurs du Père Peinard auront sur ces publications la même remise que sur le journal.

—0—

Les copains désireux de recevoir directement les Chansons illustrées du Père Peinard, au fur et à mesure de leur publication, peuvent s'y abonner aux conditions suivantes :

Abonnements à la série de douze chansons : pour la France, 1 fr. 50 et pour les autres pays, 1 fr. 75

—0—

La seconde feuille des chansons du Père Peinard : LES LIBERTAIRES, paroles de E. Decrypt, musique de Mévisto aîné, est en vente à Paris.

Les bons bougres qui ne l'auraient pas trouvé chez leur marchand de journaux n'ont qu'à lui dire d'en réclamer aux porteurs du Petit Parisien qui leur en fourrera tant et plus.

Les copains qui n'auraient pas eu les ANTI-PROPRIÉTAIRES n'ont qu'à les réclamer à leur marchand.

LA MISÈRE

Air : la Terre

Avant de naître, déjà,
O misère !
Les pauvres sont voués à
La misère.
En leurs ventres meurtris par
La misère,
Les mamans font des poupards
De misère ;
Et quand le triste enfant naît,
Ah ! misère !
Tout autour de lui, ce n'est
Que misère.
Malgré tout, il grandit dans
La misère...
Comme elle aiguise ses dents,
La misère !

A l'usine, il étouffait
De misère ;
Au régiment, on lui fait
Cent misères ;
Mais à force de lutter
En misère,
Il a fini par dompter
Sa misère.
Hélas ! quelques jours ont lui
Sans misère...
Voici de nouveau pour lui
La misère :
Chômage, enfants — chers fardeaux
De misère —
Accumulent sur son dos
La misère.

A peine quelques lucers
Hors misère,
Ont soulagé sa sueur
De misère.
En proie aux terribles maux
De misère,
Sa devise n'a qu'un mot :
La misère.
Vieux, repose-t-il enfin
Sans misère ?
Non : toujours le froid, la faim,
La misère.
Sa vie entière a connu
La misère ;
Il meurt, tout maigre et tout nu,
De misère.

La peau du pauvre est tambour
De misère.
Les puissants travaillent pour
La misère ;
Caserne, bague, échafaud,
Ces misères,
A quiconque opprime, il faut
La misère.
Aimez, gouvernants, bandits,
La misère ;
Tant qu'elle règne aux taudis
La misère,
Elle rend obéissants
Par misère
Ceux dont elle a bu le sang,
La misère !

Qui met le deuil aux maisons ?
La misère.
Et qui peuple les prisons ?
La misère.
La fille se prostituée
Par misère ;
L'homme devient loup et tue...
Ris, misère !
O pauvres gens harrassés
De misère,
Quand donc direz-vous : Assez
De misère !
Le jour où l'on le voudra,
Ah, misère !
N'ayez crainte : on la tuera,
La misère !

POUR LES BANNIS DE MONTJUICH

La matinée que le *Libertaire* organise avec le concours d'un certain nombre de journaux quotidiens et hebdomadaires, au bénéfice de nos amis d'Espagne et de leurs familles, n'aura pas lieu le dimanche 1^{er} août, mais le dimanche 8 août, à 2 h. de l'après-midi, au théâtre de la République.

Cet ajournement provient de ce que, le dimanche 1^{er} août, à 2 h. de l'après-midi, doit avoir lieu la manifestation annuelle que les libres-penseurs et les athées organisent à la statue d'Etienne Dolet.

Nous publierons la semaine prochaine le programme détaillé de cette matinée.

En Banlieue

A la manufacture de Puteaux

Quelle veine, si tous les jean-foutre de la haute, kif-kif le commandant Ply, directeur de la manufacture d'armes, se faisaient gentiment passer l'arme à gauche.

C'est ça qui déblayerait le terrain social !

Tout le monde serait à la noce : aussi bien les croquemorts que le populo !

Ensuite, quand le dernier des capitalos aurait éternué dans le néant, on se trouverait entre bons bougres et on saurait bien s'aligner pour vivoter à la bonne franquette, sans se la fouler ni se chamailler. Du moment que personne ne voudrait monter sur le dos des autres, pour vivre en vermine, l'accord serait facile.

Je disais donc que le commandant Ply s'est fait sauter la cafetière. Pourquoi ? Il était au sac et avait de riches appointements, — c'est donc pas la mistoufle, — comme tant d'autres !

C'est-y qu'il se dégoutait lui-même et se faisait horreur ?

Alors, ça prouverait que le militarisme n'avait pas réussi à étouffer tous ses bons sentiments...

Pourtant, nul n'a jamais vu la couleur des « bons sentiments » du commandant, — par contre on a trop vu à l'œuvre ses mauvais instincts, sa haine du populo.

Si on amonçait les vacheries que les turbinateurs de la manufacture ont enduré sous son règne, ça ferait une montagne plus haute que le Mont-Blanc !

Pour moins que rien, sur le simple rapport d'un garde-chiourme, il saquait un prolo, le fichait à la rue, avec moins de sans-gêne qu'un chien galeux.

Comme ouvriers il n'avait à la bonne que les types sortant des cercles catholiques ou bien les protégés des politiciens. Quant aux autres, les bons fieux qui ont peu ou prou de chouettes idées dans la caboche, il ne pouvait pas les sentir.

Aussi, le suicide du commandant n'a attristé personne : quand on a su l'histoire, dans Puteaux, ça a été une jubilation générale.

Et chacun se dit que, quelle que soit la roserie de son remplaçant, ça ne pourra être pire !

Bagne Panti nois

La boîte Cottance, Bagot et Cie qui perche à Pantin est bougrement réussie comme bagne !

La singeresse, la mère Gaspard, grande comme une coche et plus ronde qu'un hippopotame est aussi bourrique qu'elle est grasse. Et c'est pas peu dire !

Dès qu'elle voit une pauvre bougresse qui gagne plus de 45 sous par jour, illico elle ordonne à son contre-coup de diminuer le prix de la camelotte ; même fourbi pour les prolos : quand ils arrivent à gagner de 4 francs à 4 fr. 25 on a vite fait de les diminuer.

Le règlement n'est pas piqué des vers : entre autres saloperies il est défendu de causer sous peine de quatre sous d'amende.

Inutile d'ajouter qu'il ne faut pas de bons bougres dessalés dans cette sale turne : si le directeur s'aperçoit qu'un prolo en pince un tantinet pour la Sociale il le saque dar-dar.

Cet animal devrait pourtant avoir appris à vivre : il a déjà encaissé quel ques marrons...

Mais, au fait, si ça ne l'a pas amélioré, c'est peut-être qu'il préfère les châ aignes ?...

—0—

Et dire que des couillons prétendent que le populo est farci de mauvais instincts, qu'il est mauvais coucheur, et patati et patata.

Si seulement c'était vrai, que lle chance !

Mais c'est inexact : le populo est bonnasse

comme tout, il endure un tas d'avaries infernales et ce n'est qu'à la longue quand, après des kyrielles d'années, il a subi cent mille mistouffes, qu'il se décide à rouspéter.

Et même, lorsque la moutarde lui monte au nez, il suffit que quelque jean-foutre le polotte, lui passe la main dans le dos et lui débite une brochette de mensonges pour l'amadouer et le faire rentrer sous le joug.

Ah non, le populo n'est pas méchant!
Les richards le savent bien!



Mince rouspétance des coiffeurs

Bordeaux. — Les coiffeurs rouspètent un tantinet : ils réclament la fermeture des salons de coiffure le dimanche à 4 heures de l'après-midi et la semaine à 9 heures du soir, — sauf le mercredi et le samedi.

Les pauvres bougres n'ont pas tort de réclamer, — leur seul tort est de ne pas être assez exigeants!

En effet, s'il y a un métier qui est synonyme d'esclavage, c'est bien le leur : y a des boîtes qui sont ouvertes depuis cinq heures du matin jusqu'à dix heures du soir, et quelquefois même beaucoup plus tard.

Ce qui représente pour les ouvriers qui travaillent dans ces bagnes 17 heures d'esclavage.

Où diantre, après un tel turbin, trouver le temps de penser, de lire et de s'instruire?

Y a pas méche, cré pétard!

Et, ce qui est le plus enquinant, c'est que, malgré la très longue durée de la journée, les malheureux n'ont même pas quelques quarts d'heure pour bouffer tranquilles : il leur faut torturer à la six-quart-deux, englotir les morceaux sans les mâcher. Or, malgré leur hâte, il n'est pas rare qu'ils soient obligés de se déran-ger pour servir des clients, jusqu'à deux ou trois fois pendant le même repas.

Ce n'est donc pas du luxe que de réclamer le raccourcissement de la journée de turbin!

C'est l'intérêt des patrons, autant que des ouvriers car, pour les premiers, il en résulterait une diminution de frais d'éclairage.

Y a pourtant des tourtes patronales qui ne veulent rien savoir, parce que c'est le syndicat ouvrier qui a pris l'initiative du mouvement. Et ces salauds paralysent la bonne volonté des autres qui hésitent à boucler plus tôt si la mesure n'est pas générale.

Saperlotte, pour rendre coulants ces entêtés, y a qu'à semer un brin de poil à gratter dans leur existence!

Si les prolos étaient un tantinet exigeants, ça ne traînerait pas! Seulement, voilà le hic, à côté d'une floppée qui sont conscients, qui se syndiquent et se solidarisent, y a la masse des nigaudins dont la compréhension est bouchée à l'éméri.

Mais, que les gas d'initiative redoublent de nerf et ils réussiront!

Jusqu'ici, ils ont fait des réunions, entre autres une, dernière, à l'Athénée ou patron convoqués et où un patron a chiqué ment jaspiné, encourageant les prolos à se laisser exploiter le moins possible, en attendant d'être assez à la hauteur pour ne plus se laisser exploiter du tout.

Eh foutre, les réunions, ça ne suffit pas!

Pourquoi donc les ouvriers coiffeurs n'essaient-ils pas du sabotage?

Qu'ils fassent donc connaître au populo bordelais que les types assez peu scrupuleux pour désirer se faire barboter à des heures indues s'exposent à se faire gratter dur ou à avoir les douilles taillées en échelle;

Que, d'autre part, chez les patrons récalcitrants, ils fassent du bouzillage dans les grands prix, qu'ils usent deux fois plus de savon et autres bricoles qu'il n'est nécessaire;

En un mot, qu'ils prouvent pratiquement : au public qu'il a tort d'être crampon, aux singes qu'ils n'ont rien à gagner à être rossards, — et qu'ils auront vivement cause gagnée!

Manigance de frocaille

Saint-Quentin. — La jésuitaille use de toutes sortes de trucs pour retenir dans l'abrutissement les prolos que les copains à la hauteur cherchent à dessaler.

Voici la dernière invention du sac-à-charbon

de St-Quentin : il a ordonné à son homme de confiance, Saint Fleur-des-Pois, de recruter un homme, à raison de dix sous de l'heure, avec ordre de suivre à la trace le vendeur du Père Peinard, et, à chaque fois que le bon bougre lançait son cocorico :

— Demandez le Père Peinard, deux ronds!...

Le pauvre type devait répondre :

— Achetez la Jeunesse Catholique!...

Et, crainte que le pauvre embauché plaque sa sale besogne, la Fleur-des-Pois le pistait à bicyclette.

C'était d'un gondolant faramineux! Les bons bougres, à voir les magnés de Fleur-des-Pois et de son homme en rigolaient pire que des petites baleines.

Quant au copain vendeur, il souhaite que la semaine prochaine la jésuitaille lui flanque, non pas un, mais douze types à ses trousses!

La vente n'en ira que mieux,

Et les cléricochons n'en seront que davantage exécrés et méprisés par le populo.

Association de Malfaiteurs

Roubaix. — Les jean-foutre de la haute ne sont jamais au bout du rouleau de leurs canailleries!

Voici que, pour corser leur exploitation, un assemblage de salauds, pégres de naissance et patrons de leur état, viennent de s'agglutiner, sous le titre d'Union nationale patriotique.

C'est une association de malfaiteurs, tout ce qu'il y a de plus carabiné!

Le but de ces bandits est de mettre un cran d'arrêt au dégrassement des cafetières populaires et pour y arriver ils s'engagent à n'employer que les ouvriers qui seront inscrits à l'Union, — section des esclaves — pour la somme de cinq sous par mois.

Y a déjà eu des conciliabules et — si tout marche comme les crapules l'espèrent, — avant peu, les plats-culs seuls pourront trouver de l'embauche.

Pour les patrons de l'association de malfaiteurs, y a pas de distinguo à faire : collectos ou anarchos devront être impitoyablement foutus à la rue.

Le proverbe dit que quand le loup a faim il sort du bois et montre les dents!...

Avec leur association de malfaiteurs les capitaux roubaisiens ne craignent-ils pas de foutre tout à fait en rage les pauvres bougres qu'ils auront ainsi réduits à la famine?

Les salauds devraient comprendre qu'il y a une limite à tout, — même à la rage d'exploitation!

L'une des principales têtes à gifles de cette ligue de scélérats, c'est le jean-foutre Motte, candidat réac, blackboulé de partout et que sa furie de n'être rien a rendu inventif : le charognard espère se faire bombarder bouffe-galette l'an prochain, grâce à cette garce d'association de malfaiteurs.

M'est avis qu'il peut se fouiller!

L'Union patronale ne fera qu'envenimer les haines entre prolos et capitalos et prouver aux bons bougres qu'il n'y a pas à tergiverser ni à barguigner et qu'il faut être d'attaque si on tient à ne pas être écorchés vifs par les barons de la finance.

Retraite d'exploitentr

Angers. — Un des grands singes des fabriques de l'Éce Homo et de la Madeleine, Max Richard, se retire de l'exploitation : son coffre-fort déborde!

Désormais, il ne va que se rouler ses pattes croches, et il ne prendra même plus la peine de fouiller dans les poches des prolos pour augmenter ses rentes.

Il se laissera vivre en parasite gorgé!

Et, mille bombes, il pourra vivre bien, car son règne d'exploitentr dure depuis cinquante ans.

C'est une paye!

S'il fallait dresser la liste de tous les pauvres bougres qui, dans ce demi-siècle, ont pâti des avanies des contre-coups, ont enduré la faim et le froid et sont morts à la peine, dans les bagnes susnommés, pour l'enrichissement du Max Richard, quelle lugubre litanie!

Et fichtre, si un capitalo a jamais laissé des regrets parmi ses ouvriers, ce n'est pas le cas du galeux en question. Pourtant, y a eu une souscription pour lui, — et chaque prolo a versé cinq sous, — mais, nom de dieu, ce que ces cinq pétards ont été versés à regret! Beaucoup auraient voulu se dispenser de carmer..., mais tous ont craint les sacs-à-mistouffes!

Si seulement le Max Richard était le dernier des patrons!

Malheureusement, on n'en est pas encore là :

d'autres grigous, restent qui continueront son œuvre maudite... Et il en sera ainsi tant que le pauvre monde se laissera manger la laine sur le dos!

Trop de politique!

Carmaux. — Y avait dans le Tarn une fédération de syndicats et de groupements ouvriers. Grâce aux manigances des ambitieux la discorde y a germé. Tant et si bien qu'il y a maintenant deux camps : les blanquistes d'un côté et les guesdistes de l'autre.

Et, turellement, on se bouffe le nez!

Pendant ce temps les bourgeois digèrent et continuent à exploiter le populo.

Or, il y a une chose certaine : ces zizanies ne se seraient pas produites si les politiciens avaient été tenus à l'écart de tous les groupements. Les politicards sont de la racaille plus dangereuse que les pestiférés! Partout où ils se fauillent on s'en ressent.

Ainsi, si les gueules noires n'étaient pas embirlifocottées par les paroles ronflantes de Jaurès, n'auraient-elles pas déjà rouspété contre les dirigeants du syndicat des mineurs? Ces moineaux ont eu le toupet de gaspiller — de leur propre chef — pour l'élection de Jaurès, 2,000 balles pêchées dans la caisse du syndicat.

Était-ce pour des couillonnades électorales que cette galette avait été crachée?

Evidemment non!

Enfin, espérons que tous ces chichis de politicards feront ouvrir les yeux aux bons bougres et qu'ils comprendront que l'unique moyen de n'être pas roulés de foutre la politique au rancard et de marcher pour le chambardement général.

Un émule à Félisque

Orléans. — Les lauriers de Félisque empêchent Chicoineau de roupiller.

Comme l'ami du tsar, l'animal est tanneur, — et ses ouvriers le trouvent bougrement tannant!

Kif-kif encore le roi Monocle, le Chicoineau est « républicain » et, en cette qualité, il est cul et chemise avec les calotins de la paroisse.

Pour lors, afin de compléter sa ressemblance avec Félisque, le birbe a voulu être une légume dans les rouages gouvernementaux. Ne pouvant, tout de go, se faire bombarder bouffe-galette, il s'est rabattu sur le conseil municipal; il a monté le coup à ces bons électeurs, leur a promis plus de beurre que de pain, — et il s'est trouvé élu!

Mais foutre, ça ne vaut pas un fauteuil de député ou la chaîne à goguenot d'un sénateur.

C'est ça que Chicoineau guigne!

En attendant, il fait trimmer dur ses ouvriers : c'est dans la peau qu'ils travaillent, — et aussi pour la peau!

Jugez-en, les bons bougres :

Pour dix heures de travail, les femmes palpent une moyenne de 25 sous. Y a pas gras, foutre!

Quant aux hommes, ils débudent à 40 sous par jour. Par la suite, ils peuvent espérer un brin d'augmentation, — non pas en devenant meilleurs ouvriers, mais simplement en moucharnant leurs copains, — surtout au point de vue électoral.

Car le type en tient, nom de dieu! Il ne rêve qu'élections et triomphes à l'Aquarium.

Eh fichtre, s'il n'a que les voix de ceux qui l'ont approché et le connaissent, il n'en aura pas épais!

Ainsi, par exemple, il n'a pas à compter sur la voix d'un pauvre vieux, Ferry, qu'il a saqué après un bail de 34 ans dans son bagne; le pauvre vieillard a été remis à l'hospice comme indigent.

Ce prolo a trop turbiné, — aussi ne s'est-il pas enrichi...

Pas vrai, mossieu Chicoineau?

Oh mais, faut pas nous la faire à la pose!

Voyez-vous le coco qui se frime en moralisateur et qui feint de s'épater du développement de ce qu'il appelle « l'armée du vice ». Cette cochonne « d'armée » qui donc, plus que lui, pousse à son développement.

C'est lui et les charognes de sa trempe qui l'engendrent!

Comment diantre veut-il que des hommes vivent avec 40 sous par jour et des femmes avec 25 sous?

Il est vrai que le « républicanisme » de Chicoineau s'accommode de la misère de ces malheureux, — dans l'espoir que la déche les poussera à aller plier l'échine devant ses amis les raticrons, dispensateurs de bons de pain et de pots au feu.

Le galeux se fout l'orteil dans l'œil! Le

couillon ne voit pas que ses manigances ont un résultat opposé à celui qu'il guigne : au lieu d'avachis, il contribue à faire des révoltés !

Il y est d'ailleurs bougrement aidé par ses deux gardes-chiourmes qui le secondent dans son bague puant : l'un, le sac-à-mistoufles des femmes, tendeur exerçant le droit de cuissage; l'autre, chaouch féroce, qui ne permet pas que les ouvriers levent le nez de dessus leur turbin.

Pour être complet le sacré tanneur que je dépeint est patrouillard enragé... jusqu'au porte-braise! Ecoutez-le : le populo doit se faire tuer jusqu'au dernier pour conserver leurs propriétés aux riches.

Et maintenant, allez lui proposer de la marchandise d'origine étrangère, à meilleur compte que des produits français, — et le birbe oubliera son patrouillotisme: de même, s'il trouvait à exploiter — à très bon compte — quantité de pauvres bougres, il ne regarderait pas à leur nationalité.

Sur ce, pour aujourd'hui, assez causé tannerie!

La semaine prochaine, le Père Peinard dira ce qui se passe derrière le double grillage de la prison Desjouis.

RICHES INITIATIVES

Le camarade Condom, photographe, 3, avenue Thiers, à Lyon, vient d'avoir une chouette idée pour aider à la prochaine éclosion de *La Clameur*.

Voici la combinaison dont bénéficieront tous ceux qui se présenteront chez lui avec le bon ci-dessous :

Sur le prix total de leurs commandes, 40 pour cent seront versés à la caisse de *La Clameur* et donneront droit à un abonnement pour la somme de ces quarante pour cent.

Par exemple, supposons un camarade qui s'offre une douzaine de photographies à 5 fr. Sur cette pièce de cent sous, il y aura 2 francs pour *La Clameur* et, en outre, le camarade aura droit à 2 francs d'abonnement à *La Clameur*, soit à recevoir le journal pendant 40 jours.

S'il commande pour 10 francs de photographies, 4 francs seront pour *La Clameur* et il aura droit à 80 jours d'abonnement.

Bon-Prime de LA CLAMEUR

Versement à effectuer au journal

Abonnement à servir à

pour mois.

Un camarade d'Angers, Burgevin, cordonnier, quai Gambetta, emboîte le pas à Condom.

Seulement, comme dans la grêle les bénéfices ne sont pas aussi considérables que dans la photographie, c'est dix pour cent sur les commandes ou achats qui lui seront faits avec le bon de *la Clameur* que le camarade versera pour le journal.

Ces dix pour cent donneront droit au bénéficiaire à un abonnement à *la Clameur*.

Un autre gniaff : Le camarade Lafond, 264 av. Daumesnil, Paris, fait lui aussi une remise de 10 0/0 sur toute commande accompagnée du bon de *La Clameur*.

Communications

Paris. — Salle des Tilleuls, coin de la rue Lhémond et de la rue Etienne Dolet (XX^e arrondissement), série de conférences E. Girault, sur l'évolution économique et la révolution violente.

Samedi 31 juillet, à 8 h. 1/2, deuxième réunion publique.

Deuxième partie : L'évolution des milieux et des individus.

Toutes les écoles sont invitées à la contradiction ainsi que la jeunesse blanquiste du vingtième.

Entrée : 0 fr. 25.

— Aux Lions Caulaincourt, 17, rue Caulaincourt, lundi 2 Août, à 8 h. 1/2 du soir, réunion des ouvriers cordonniers (cousu main) ayant pour but d'organiser un groupement corporatif.

— Dimanche 1^{er} Août, à 10 heures du matin, autour de la statue de Jeanne d'Arc, place des Pyramides, manifestation cléricale. — Appel aux matérialistes, aux libres-penseurs, aux libertaires qui voudront rire.

— Même jour, à 2 heures, manifestation anti-cléricale autour de la statue d'Etienne Dolet, place Maubert.

Aux camarades de Suresnes-Puteaux. — Un cas majeur ayant empêché l'affichage du manifeste du 14 juillet, les 9 fr. recueillis pour, sont versés comme suit : 2 fr. pour graisser le tire-pied du Père Peinard; 3 fr. pour l'Ecole libertaire; 3 fr. pour les Temps Nouveaux.

Levallois-Perret. — Les libertaires de Clichy et de Levallois invitent les socialistes des deux communes à venir discuter les théories libertaires, 68, rue Vallier, le lundi à 8 h. 1/2 du soir.

Les camarades qui disposent de brochures anti-cléricales sont priés de les apporter aux réunions.

Saint-Denis. — Bibliothèque Sociale de Saint-Denis. — Samedi 31 juillet 1897, salle Montéremal, 35, rue de la République, réunion publique et contradictoire.

Sujets traités : Le Machinisme, la Grève générale, Communisme autoritaire et libertaire.

Orateurs : Broussouloux, Brunet, Raubineau, Perron, etc.

Entrée : 0 fr. 20.

Gennevilliers. — Les libertaires se réunissent le jeudi à 9 h. du soir, salle Leduc; ils invitent les socialistes et les libre-penseurs à venir discuter avec eux d'une façon courtoise. Entrée libre.

Le camarade Marcel Marchand tient à la disposition des copains des livres, journaux et brochures.

Pantin. — Les anarchistes de Pantin se réunissent sur les fortifs en dehors de Paris, porte Chaumont, tous les jeudis à 8 h. 1/2.

Causerie par Bordenave.

Création d'un journal de banlieue.

Le Havre. — Les libertaires du Havre et de la région se réunissent tous les jeudis, à 8 h. 1/2 du soir, chez le bistrot, 138, cours de la République. Causerie par un camarade; chants et poésies.

Tous les dimanches, balade de propagande à la campagne. Rendez-vous sur le rond-point à 2 h. 1/2.

Reims. — Tous les lecteurs des journaux libertaires sont invités à se trouver dimanche 1^{er} août, à 4 heures du soir, salle du Cruchon d'Or, rue de Cernay.

Causerie par un camarade, chants et poésies.

La plus grande courtoisie sera employée dans la discussion.

— Le camarade Foudrinier, 30, rue de Metz, prévient les personnes qui désireraient prendre connaissance des écrits libertaires, qu'elles peuvent s'adresser chez lui. Il tient à leur disposition journaux, brochures, livres, etc.

Marseille. — Les travailleurs désireux d'éclaircir la question sociale se réunissent le mercredi et samedi soir, au bar du Vrai Berger, place du Jardin des Plantes, aux Chartreux.

— Les jeunes camarades du centre s'étant groupés sous le titre de *Jeunesse Internationale*, en vue d'organiser des causeries au moins deux ou trois fois par semaine, ainsi qu'une bibliothèque qui sera à la disposition de tous, prient les camarades qui auraient des ouvrages disponibles de les faire parvenir au camarade Vidal, bar du Coq d'Or, rue Récollettes, Marseille.

Le Pile. — Le groupe les « Libertaires de Pile » se réunissent tous les samedis soir. Le mercredi soir groupe d'études.

Un nouveau groupe est en formation à la Brasserie Libertaire. Réunion le samedi soir.

Nîmes. — Les libertaires et leurs amis se réunissent tous les samedis, dimanches et lundis, rue de la Vierge, café Dayre.

Les bouquins de la bibliothèque sont à la disposition des copains qui veulent les échanger.

Montpellier. — Les camarades se réunissent tous les samedis soir à 8 h. 1/2 chez le copain Maury, au Jeu de boules des Arceaux.

Troyes. — Montperrin, place Saint-Nizon, 31, vend et porte à domicile le Père Peinard, le Libertaire et les Temps Nouveaux, ainsi que les brochures libertaires.

Limoges. — Le groupe la « Jeunesse Libertaire » pensant que des balades en campagne, tout en étant récréatives, seraient d'une utile propagande, a décidé d'en faire tous les dimanches.

Les camarades désireux de connaître l'endroit où l'on doit se rendre pourront s'en informer aux camarades du groupe.

Bordeaux. — Première réunion à la campagne, samedi 31 juillet, à 8 h. 1/2 du soir, établissement Pauchaud, place Longchamps, à la Souys, réunion publique et contradictoire.

Ordre du jour : Les anarchistes, ce qu'ils veulent; la Comédie du Panama; du métayage; du rôle des propriétaires terriens; le prolétariat agricole.

Entrée : 0 fr. 10.

Tarare. — Conférence publique et contradictoire, salle Decullieux, le samedi 31 juillet, à 8 h. 1/2 du soir, par Henri Dhorr.

Sujet traité : La révolution est-elle utile ?

Les socialistes des diverses écoles sont invités ainsi que les dames.

Entrée : 0 fr. 20.

Roubaix. — Camarades de Lille, Roubaix et de la région : La lutte va se placer sur un terrain nouveau, grâce aux quelques camarades qui ont déployé leur énergie pour lancer des listes de souscription nous allons être à même de faire paraître prochainement un organe.

Avec ce nouveau moyen de combat nous pourrions déjouer les menées de nos ennemis et arracher le bandeau mis par les politiciens de toutes couleurs sur les yeux de la masse des travailleurs.

Encore un effort, camarades, que ceux qui, par trop pessimistes, sont hélas restés dans l'inaction se rattrapent et sachent que le journal paraîtra et vivra.

Nous avons déjà reçu des fonds au delà de nos espérances, mais pas assez cependant pour assurer la vie du canard. Encore un effort de tous et ce canard déploiera ses ailes défilant les plombs bourgeois.

A l'œuvre, camarades, le moment de secouer notre apathie est arrivé; rester nonchalants serait coupable, n'oublions pas que pour vaincre il nous faut de l'énergie et de l'activité sinon on dégringole dans les bas-fonds du commerce qui démolit les initiatives et arrête les mouvements libérateurs.

— Pour tous renseignements concernant le journal, s'adresser à Philippe, rue de Nouveaux, 78, à Roubaix.

Liège. — Les libertaires se réunissent tous les dimanches, à 6 h. du soir, chez P. Schbebach, 85, quai d'Orléans.

Petite Poste

N. Tours. — N. Liège. — B. Brest. — G. Mâcon. — C. Béziers. — G. Tarare. — Mme D. Montluçon. — P. Lille. — B. Leeds. — D. Marchienne. — D. Mac Donald. — L. St-Louis (U. S.). — G. Constantine. — Coopérative, Lyon. — V. et P. Reims. — C. Fourchambault. — P. St-Quentin. — H. Orléans. — F. Amiens. — P. Millau. — H. St-Nazaire. — M. et S. Roubaix. — B. Le Mans. — T. Haudry. — B. St-Marcelin. — G. Carmaux. — L. Orléans. — H. Evreux. — R. Deville. — M. Troyes. — C. Havre. — Reçu règlements, merci.

POUR GRAISSER LE TIRE-PIED DU PERE PEINARD : B. Leads, 0.80. — R. Bordeaux, 1 fr. — E. G. Bordeaux, 15 fr.

Le camarade Favier se propose de faire une tournée de conférences dans toute la région du Nord. En conséquence les camarades de ladite région qui veulent communiquer avec lui pour l'organisation de ces conférences, peuvent lui écrire, 78, rue de Nouveaux, à Roubaix.

EN VENTE AUX BUREAUX DU " PERE PEINARD "

	Aux bureaux	Francs
Variations Guesdistes, Opinions anciennes de Jules Guesde, Gabriel Deville, etc., recueilles et annotées, par Emile Pougét (broché.)	0.10	0.15
L'Almanach du Père Peinard, pour 1896....	0.25	0.25
L'Almanach du Père Peinard, pour 1897, farci de chouettes histoires et de galbouses illustrations.....	0.25	0.35
L'Art et la Révolte, broch. par F. Pelloutier.	0.10	0.15
Gueules Noires, album de 10 croquis, d'après l'œuvre de Constantin Meunier, par Luce, préface de Charles Albert.....	1.00	1.50
Endehors, par Zo d'Axa, le volume.....	1.00	1.20
La Grande Famille, par J. Grave, le volume.....	2.50	2.80
La Société Future, le volume.....	2.50	2.80
La Conquête du Pain, par Kropotkine, le v.	2.50	2.80
Les Joyeusetés de l'Exil, par C. Malato, le volume.....	2.50	2.80
La Philosophie de l'Anarchie, par C. Malato, nouvelle édition, le volume.....	2.50	2.80
La Bibliographie de l'Anarchie, fort volume documentaire, in-8.....		5 »
Le Socialisme et le Congrès de Londres, par Hamon, le volume.....	2.50	2.80
La collection de La Sociale, 1895 et 1896, 76 numéros.....	7.50	8 »
Le Père Peinard, années 1891, 1892, 1893, l'année.....	8 »	8.60

Les copains qui, pour décorer les murs de leur turné, aiment les affiches, peuvent s'en offrir une format colombier de Max-Luce. Militaire Professionnel, prix 1 fr. 25; par poste 1 fr. 50; par colis postal 2 fr.

LE PERE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Le gérant : C. FAVIER.

Imprimerie C. FAVIER, 120, r. Lafayette, Paris

Félique à l'eau!



Le Tanneur trempe son cuir..., et le populo se brosse le ventre!